

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Chronique musicale

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1929, tome 28, p. 267-270

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHRONIQUE MUSICALE

Les solistes des Cosaques du Don

Tous ceux que l'âme russe plonge dans l'extase, tous ceux qui n'en parlent qu'à mi-voix, comme d'un mystère auquel on ne s'initie qu'après de longues macérations et des épreuves purificatrices, faillirent perdre le souffle à la nouvelle de ce concert.

Ils allaient entrer en contact avec l'énigme slave autrement que par les livres. Ils entendraient, ils verraient de leurs propres yeux ces Cosaques dont ils buvaient l'étrange musique aux portes d'un gramophone. Le rêve devenait réalité.

Ils ne furent pas déçus. Le programme contenait une partie liturgique dont les airs sont bien propres à ouvrir l'âme, à la soulever de terre. Elle endort les sens et dégage les puissances spirituelles.

Les chants patriotiques et les chants populaires si différents des nôtres, agrémentent les longues soirées de l'isba. Une belle voix entonne, les assistants l'accompagnent dans l'ombre, en sourdine : nostalgie, somnolence que le ronron du feu, l'odeur du thé, l'eau bouillonnante prolongent.

Soulignons la qualité des voix et la distinction des notes douces et... imitons.

Les frères Desarzens

La soirée du 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, a été rehaussée par un très beau concert des frères Desarzens. Remercions, en passant, M. Léon Athanasiadès, à qui revient encore l'initiative de cette séance et le mérite de l'organisation. Il l'avait préparée aussi minutieusement que celle des « Solistes russes ».

MM. Georges et Victor Desarzens, après avoir travaillé sous la direction de José Porta, abordent le grand public et c'est à l'heure où ce maître disparaît prématurément

qu'ils mettent en lumière, comme pour exalter sa mémoire, les dons reçus et multipliés.

Ils conquièrent le public par leur simplicité, leur effacement devant l'œuvre interprétée. Ils renoncent à tout l'appareil extérieur qui égare si souvent un auditoire en quête d'extravagance. De leur « instrument » ils tirent juste ce qu'exige la composition, car le goût le plus discret, le plus fin les guide : d'où l'exacte proportion entre le choix des moyens et le caractère du morceau, l'élégance de la ligne, la grâce des mouvements, la variété des timbres.

Ajoutez à cette mesure intelligente, une fusion parfaite, un ensemble sans hésitation, jusque dans les traits les plus libres, une parenté de timbres étonnante et tout de même diverse, qui rend les réparties touchantes, les unissons homogènes : les deux frères dialoguent.

Ces qualités convenaient particulièrement à leur programme. Le voici :

- | | |
|--|-----------------------------------|
| 1. SONATE.
Lentement - Vif - Lent
Allegro - Lentement - Allegretto | N. Clérambault
1676-1749 |
| 2. CONCERTO en ré.
Allegro - Adagio - Allegro
Largo - Allegro | A. Vivaldi
1675-1743 |
| 3. a. SONATE .
Largo - Allegro con fuoco
Grave - Allegro con brio | J.-B. Lœillet
1653-1728 |
| b. « LA PLAINVILLE »
Modéré - Gracieux - Gaïement | Bodin de Boismortier
1691-1765 |
| 4. SONATE à 2 violons, sans basse
Allegro - Sarabande - Allegro | J.-B. Leclair
1697-1764 |
| 5. CONCERT (Dédié à MM. Desarzens)
Ouverture - Courante et musette
Air - Tambourin | A. Fornerod |
| 6. a. 2 MENUETS. | J.-P. Rameau
1683-1764 |
| b. NAVARRA (Danse espagnole) | Sarasate |

Au piano : M. le Professeur Athanasiadès.

Dans ces œuvres du 17^e siècle, dont la spontanéité et la fraîcheur font le principal ornement, l'aisance des deux frères éclatait. Certaines phrases avaient la belle courbe des fusées qui explorent le ciel. Leurs parties avec sourdine, — si désagréables chez beaucoup, — émouvaient jusqu'aux larmes par leur velouté et leur résonance dans le grave. Le plus naturellement du monde, ils éveillaient des chants, des rires et des danses, comme si la simple carresse de l'archet, en nos mains, avait la même puissance enchantée.

C'est un « jeu » ! Ils « jouent » ! Ils arrivent à ce moment où la contrainte tombe comme une enveloppe gênante et grise pour libérer le talent qui s'épanouit. Que cette facilité n'abuse personne et que nos élèves se détrompent ! Nous touchons à la perfection du métier qui est le couronnement du travail persévérant, la récompense glorieuse de l'effort.

N'oublions pas que dans l'ordre de la facilité, il y a celle des rimailleurs et celle de La Fontaine. A l'une, tout le monde peut prétendre sans gêne ; à l'autre, ceux-là seuls qui consentent à l'ascèse laborieuse, qui luttent, comme Jacob, avec l'ange, toute la nuit, pour lui arracher sa vertu.

Ces frères Desarzens sortent de l'ombre ; il leur reste, si Dieu veut, une longue et triomphale journée à parcourir.

Ils nous ont dédié les prémices de leur carrière. Nous souhaitons les entendre encore dans un programme nouveau, où les autres qualités qu'ils tiennent en réserve se révéleront.

En effet, les œuvres musicales du 17^e siècle obéissent aux lois générales qui régissent l'art de cette période. La solennité en est parfois un peu extérieure et la pompe en surface. Ainsi, le Concert de Vivaldi nous rappelle étrangement les façades baroques qui étonnent et ravissent plus qu'elles ne touchent, les airs lents, ces trois larmes que versa sur Andromaque la marquise de Sévigné. On ne s'abandonnait qu'avec calcul et discrétion aux mouvements de son cœur. Cependant, je n'irai pas accuser cette époque de froideur. La passion gronde souvent sous des attitudes vaillantes : ce ne sont pas des cris, des révoltes et des

évanouissements ; mais un corsage qui tremble apprend aux yeux avertis qu'une âme palpite sous les feux qui la dévorent.

M. Fornerod qui s'inspire en maître de cette école française, a composé un « Concert » tout à fait original. Une fois que l'oreille s'est accoutumée aux sonorités nouvelles et imprévues, — il faut avouer que les nôtres sont encore barbares, — elle trouve un plaisir exquis. Quelle musique pétillante d'esprit, quelles conversations brillantes et nourries, et puis, enchâssées précieusement et savamment, quelles mélodies prenantes, attendrissent l'esprit que le rythme ensorcelait. Je pense à ce petit air qui donne au « Tambourin » sa lumière, sa transparence. C'est sur une seule face de diamant, un rayon qui se pose, la substance tout entière en est irradiée.

M. Athanasiadès, qui n'avait pris contact avec les solistes que durant l'après-midi, donna la mesure de son talent, de sa souplesse et de sa vélocité. Il sut rester à son plan, détailler sans défaillances les agréments de la partie de piano, suivre les rubato les plus inattendus, les prévoir.

Au cours du long « Concert » de M. Fornerod, où le piano chante sa partie, répond, provoque le discours, il n'entraîna pas la liberté sereine des violonistes. Sur le fond chatoyant qu'il déployait, ils purent à leur aise broder en vives ou subtiles couleurs des danses légères et capricieuses. Je lui demanderai à l'oreille, avec un regret dont il ne connaît pas la mesure, — puisque l'occasion s'offre si rare de l'entendre — : « Pourquoi ceci tue-t-il cela ? »

Et maintenant, ce n'est pas nous qui consacrerons une gloire naissante, d'autres plus compétents l'ont déjà fait. Nous en jouissons. Quand les deux frères Desarzens recevront l'hommage des capitales, quand ils viendront au-réolés au pays, nous leur demanderons de se souvenir de l'humble rameau de laurier que notre admiration leur dédie.

Edgar VOIROL.